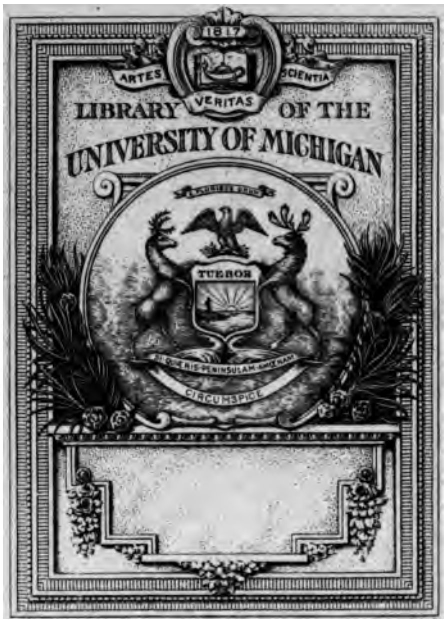


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

LA BONNE MAITRESSE,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN PROSE;

Marie Émilie Mayon

Par Madame DE MONTANCLOS,

Auteur de *Robert le Bossu*, *le Fauteuil*, *les Habitans de Vaucluse*, et autres Ouvrages.

Représentée pour la première fois sur le théâtre des Jeunes Artistes de la rue de Bondi, le 18 Messidor, an II.

Prix : 24 sols.

A PARIS,

Chez HUGELET, Imprimeur, rue des Fossés-St.-Jacques, N° 4, près l'Estrapade, Division de l'Observatoire.

AN XII. — 1803.

PERSONNAGES.

Madame D'HÉRICOURT.

M. LE SINDIC.

MARIE, Domestique de Madame d'Héricourt.

BASILE, Amant de Marie.

ANTOINE, père de Basile.

JACQUES, Valet de Madame d'Héricourt.

La scène se passe à Lauzanne.

Je déclare avoir cédé au citoyen HUGELET, imprimeur, la pièce ayant pour titre : LA BONNE MAITRESSE, Comédie en un acte et en prose de ma composition; laquelle pièce il peut imprimer, vendre et faire vendre en tel nombre d'exemplaires qu'il lui plaira; me réservant les droits d'Auteur par chaque représentation qu'on en pourra donner sur les théâtres de la République. Paris, ce 19 Messidor an II. DE MONTANCLOS.

Je déclare que je poursuivrai tous contrefacteurs et débiteurs d'éditions qui ne porteroient pas le fleuron qui est au frontispice de la présente pièce, lequel indique les lettres initiales de mon nom.

J. A. Hugelet

LA BONNE MAITRESSE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon, un grand cabinet. Il faut que tout y respire une simplicité noble et la plus grande propreté, caractère des Génevois et des habitans de Lauzanne. — Un secrétaire ouvert est dans une embrasure très-près de l'avant-scène. Madame d'Héricourt est assise devant le secrétaire et parait occupée à lire une lettre.

SCENE PREMIERE.

Mme D'HÉRICOURT, *lisant une lettre.*

Je ne puis me lasser de lire cette lettre! elle exprime si bien la candeur, la pureté des sentimens les plus tendres! eh c'est un garçon de village, un paysan enfin, qui l'écrit. Ah! jeunes gens de la ville, vous n'avez pas cette aimable simplicité : c'est par la ruse, par les fausses apparences d'une tendresse que vous n'éprouvez point, que vous parvenez à séduire et à tromper. (*Elle lit.*) Intéressant Basile! tout à la fois bon fils, amant fidele et plein de confiance dans ce qu'il aime. (*Elle lit.*) Des plaintes sur son sort, sans bassesse : fesant une action louable, sans orgueil : tout ce qui est vertu lui parait naturel. (*Elle se leve.*) En vérité je remercie le basard qui m'a fait trouver cette lettre........ Mais cette pauvre Marie est dans la plus vive inquiétude de l'avoir perdue. Il faut calmer les peines de cette âme douce et sensible. J'ai eu le tems de lui préparer les surprises agréables, fesons-lui connaitre d'avance un plaisir bien innocent. Je ne me pardonnerais pas de l'en avoir privée, si je ne savais que je travaille à la rendre parfaitement heureuse.

(*Elle sonne*).

SCENE II.

MARIE, JACQUES, Mme D'HÉRICOURT.

(*Marie et Jacques entrent en même tems sur la scene, l'une par la chanbre de madame d'Héricourt, l'autre par l'antichambre de l'appartement, et disent ensemble.*)

Me voilà, madame.

Mme D'HÉRICOURT.

Je n'ai pas besoin de vous, Jacques; c'est à Marie que je veux parler.

JACQUES, (*avec humeur.*)

Là! je m'en doutais. Y semble que je ne suis plus bon rien, depuis que cette petite fille est ici. C'est toujours le que madame veux ; c'est dépitant, voyez-vous.

Mme D'HÉRICOURT, (*en souriant.*)

Comment donc? Mais je crois que Jacques est d'un caractère jaloux.

MARIE, (*avec ingénuité.*)

Hélas! Madame, j'en ai peur et cela me fait bien de la peine.

JACQUES.

Pardine, quen ; qui ne serait pas jaloux? Depuis sept ans que je sis au service de madame, ai-je ti jamais manqué à mon devoir? Hé ben, gni a pas six mois que cette morveuse est devenue ma camarade et c'est toujours pour elle qu'est l'ouvrage. Marie, fais ceci, Marie, fait cela ; on ne me commande presque pu rien ; ho! alle est ben heureuse d'être fille, et gentille encore, sans cela...

Mme D'HÉRICOURT, (*à part.*)

Sa colère m'amuse, (*haut.*) Hé bien, Jacques, sans cela que feriez-vous ?

JACQUES.

Ce que je ferais? ha! ce que je ferais si c'était un garçon ; hé ben je disputerions notre emploi à coups de poingt, et tout fluet que je sis, je compte ben que je serais le plus fort? par ce que le zèle, voyez-vous, ça.

Mme D'HÉRICOURT, (*sérieusement.*)

Comment, Jacques.....

JACQUES, (*vivement.*)

Ho! n'ayez pas peur, madame, je ne sis pas fait pour donner des giffles à une femme je n'ai pas été éduqué pour non, ha ben au contraire, voyez vous car drès que mameselle Ma me regarde tant seulement avec son petit air doux, vla q je ris d'aise et que j'aimons cent fois mieux qu'alle soit fi que garçon.

Mme D'HÉRICOURT.

A la bonnne heure.

JACQUES.

Et puis, c'est que j'ens une ben bonne idée sur elle.. vi eune pensée.. la.. comme y faut.

MARIE.

Je ne sais pas quelle est votre pensée, Jacques; ma pouvez demander à madame si je ne lui dis pas t jours que vous êtes un bon serviteur.

Mme D'HÉRICOURT.

C'est la verité.

JACQUES.

Allons, faut, encore que je la remercie, vous verrez ça; mais pourquoi qu'alle ne dit pas ça devant moi par exemple? se seroit deux plaisirs ensemble et l'on sait ben que dans ce qui est agréable, deux valent mieux qu'un.

Mme D'HÉRICOURT, (*en souriant.*)

Qu'entendez-vous par deux plaisirs ensemble?

JACQUES.

Hé oui, si j'étais ici quand alle dit du bien de moi ça feroit que je verrions pus souvent notre bonne maitresse, et pis celle là dont j'ai envie de faire ma femme.

MARIE, (*presque effrayée.*)

Votre femme, Jacques!

Mme D'HÉRICOURT, (*d'un ton plaisant.*)

Ah! ce serait là un de vos plaisirs? allez, Jacques, retournez à votre ouvrage et guérissez-vous en même tems de votre jalousie, et de vos idées de mariage avec Marie. — Allez.

JACQUES.

Mais, madame, ~~anouëz~~ écoutez moi donc?....

Mme D'HÉRICOURT.

Allez, vous dis-je, et qu'il ne soit jamais question de cela, Marie ne vous est pas destinée.

JACQUES.

Comment, alle ne m'est pas destinée? mais gni a pas de destinée dans tout ça, j'ai mis mon amitié à aimer Marie, et c'est ben naturel, je sommes de même acabit : je pensons de même pour ~~vous~~ vous : alle vous sert avec plaisir : je vous sert de tout cœur, alle est pauvre, je ne sis pas riche, et c'est comme ça qu'on se convient; alle est suicesse, je sis français? he ben par le mariage, les deux pays n'en feront qu'un, pardine sa se voit tous les jours, et par ainsi vous ne pouvez pas dire non, et.....

Mme D'HERICOURT.

Jacques, je vous dis d'aller à votre ouvrage et de ne plus penser au mariage relativement à Marie, j'ai d'autres vues sur elle, et vous me fâcheriez sérieusement si vous lui en parlez de nouveau, laissez-nous.

JACQUES, (*sanglotant.*)

Mais, madame, v'la la première fois que vous me faites du chagrin... songez donc...

Mme D'HÉRICOURT.

Encore.

JACQUES.

He ben, je m'en va.. là.. ô mon dieu! mon dieu! (*en s'en-allant*) mais cest égal, je n'y renonce pas, je la voulons et je l'aurai.

SCENE III.

Mme D'HÉRICOURT, MARIE.

MARIE, (*àpart*,)

Que veut dire madame, est-ce qu'elle saurait...

Mme D'HÉRICOURT, (*avec finesse et bonté*

Je ne crois pas t'avoir fait de la peine en refusant Jacq pour ton mari; n'est-ce pas mon enfant ?

MARIE.

Non, madame, tant s'en faut et je vous remercie bien d'av engagé cet honnête garçon à ne plus penser à moi.

Mme D'HÉRICOURT, (*observant Marie*)

Mais tes yeux sont tout rouges? tu as pleuré, Marie.

MARIE, (*se contraignant.*)

Moi, pleurer? vous voyez bien que je ris, madame.

Mme D'HÉRICOURT, (*en souriant.*)

Oui, tu ris en pleurant encore, va, ma chere petite, je ne v pas jouir plus long-tems de ton inquiétude; tiens (*elle présente la lettre qu'elle lisoit*) n'est-ce pas cela qui ca ton chagrin et qui fait couler tes larmes ? cette letttre perdu

MARIE, *avec transport reconnaisant la lettre de Bas elle la pose sur son cœur.*

Ha! la voilà! la voilà! cette lettre dictée par son cœu qui est si chère au mien.... he! pardon madame j'oublie je suis devant vous.... je manque au respect que je vous d

Mme D'HÉRICOURT.

Pas du tout, ma chère Marie, mais tu as manqué de fiance, voilà le seul reproche que mon amitié peut te fa

MARIE.

Madame.....

Mme D'HÉRICOURT.

Sans doute, pour quoi depuis que tu es à mon serv m'avoir point parlé de Basile, de ce brave Antoine? J pu les secourir dans leurs peines, et calmer celle qu maleurs te cause.

MARIE.

Ne m'en voulez pas, ma bonne maitresse, je n'ai osé vous entretenir de ce qui regarde une pauvre fille moi, & puis, vous faire conuoitre la fâcheuse situ mes bienfaiteurs.....

Mme D'HÉRICOURT.

He bien ?

MARIE.

Cela n'aurait-il pas eu l'air de solliciter votre

our eux? ha! s'ils avoient été dans le bonheur comme par le passé, je n'aurais pas résisté à l'envie de vous voir satisfaite, est-ce que je ne sais pas que vous n'êtes heureuse que lorsque tout le monde paroît content.

Mme D'HÉRICOURT.

Je t'aprouve et te blâme: oui, mon enfant l'un et l'autre; mais passons sur tout cela et parlons de la lettre de Basile. Elle m'a instruit de tout ce qu'il était essentiel que je seusse. Son pere, le bon Antoine, a perdu ses troupeaux : il n'a pu payer ses impositions; un percepteur, plus sévère que juste, a fait mettre en prison: Basile va chaque nuit réchauffer les membres glacés de ce respectable vieillard, et le jour il s'occupe du projet de s'enrôler pour que le prix de son engagement puisse rendre la liberté à son pere. Tu vois que j'ai lu la lettre de cet estimable jeune homme avec attention.

MARIE, (*ingénuement et avec sanglot.*)

N'est-il pas vrai, madame, qu'elle vous a navré le cœur.

Mme D'HÉRICOURT.

J'en conviens, elle m'a attendri jusqu'aux larmes, mais je veux savoir de toi le commencement de votre amour mutuel et ce que tu espere d'un attachement qui me parait très sérieux de part et d'autre.

MARIE, (*sanglotant.*)

Ce que j'espere de notre amitié dans le malheur qui poursuit cette honnête famille? he bien, madame, il est clair qu'il n'y a plus de plaisir pour moi sur la terre, faire mon devoir envers vous, ma bonne maitresse, et pleurer mes bienfaiteurs, voilà tout l'emploi de ma jeunesse et de toute ma vie. (*elle pleure.*)

Mme D'HÉRICOUR.

Seche tes larmes, ma fille, et souviens-toi que Basile te parle de la résignation de son père comme d'une vertu à imiter lorsqu'on est dans le malheur; joins à cette résignation, l'espérance oui l'espérance, entends-tu? le ciel est juste et l'on trouve encore des mortels bienfaisant.

MARIE.

Ha! quand il n'y aurait que vous, madame, qui êtes la bonté même, voilà qui est fini : je ne pleurerai plus : oui, le ciel viendra au secours de celui qui m'a tenu lieu de pere.

Mme D'HÉRICOURT.

Comment? tu es donc orpheline.

MARIE.

Oui, madame, mais je ne l'étais plus quand j'étais chez monsieur Antoine. Sa brave digne femme, me tenait lieu de mère, et pour Basile j'étais une sœur.

Mme D'HÉRICOURT.

Vous avez été éleves ensemble, à ce que je vois.

MARIE

Oui madame.

Mme D'HÉRICOURT.

Eh quel âge avoit-tu quand tu vins chez Antoine.

MARIE.

Hélas! madame, j'avais dix ans lorsqu'une maladie co tagieuse ravagea notre village: père, mère, frères, je perd tout : c'étoit une désolation chez nous et pour moi j'ét demie morte.

Mme D'ÉRICOURT.

Pauvre enfant!

MARIE.

He bien, madame, ce bon monsieur Antoine qui me v dans cet état me prit dans ses bras comme il aurait enle un trésor, il me porta dans sa maison et dit à Geneviève, femme. Tiens, voilà ce que tu desires depuis long-tems, bonne action à faire; Marie Herbin a tout perdu, tou mais quand le riche reste aux pauvres, ils ont gagné tou deux.

Mme D'HÉRICOURT.

Cela devroit être au moins! eh quel âge avoit Basile alor

MARIE.

Il avoit douze ans, j'en ai vingt, vous voyez qu'il en vingt deux.... mais, Madame, il est sage, travailleur, ra sonnable et honnête comme s'il en avoit trente.

Mme D'HÉRICOURT.

Sa lettre, en effet, ne semble point écrite par un garçon jeune et élevé dans un village.

MARIE.

Ho! madame, Antoine n'a point la grossièreté d'un homm des champs; c'étoit un des plus riches laboureurs du canton il aime son état : il ne veut point que son fils en prenn d'autre, mais il pense qu'on peut, en cultivant la terre, n'êtr point un brutal, ni un ignorant. Tenez, Madame, il nou disoit toujours, à Basile et à moi, qu'il faut avoir le langag et les manières polies, mais les actions simples et plein de droiture.

Mme D'HÉRICOURT, (*en souriant.*)

Tu as bien profité de ses conseils, mon enfant. (*à part.*) Hélas! dans nos villes c'est presque l'inverse que l'on enseign (*haut.*) Dis-moi, Marie, Basile doit être bien cher à se parens?

MARIE, (*avec la naïveté de l'amour.*)

Ho! tout le monde l'aime. Si vous voyez, Madame, comm il est intéressant! bien fait.......

Mme D'HERICOURT.

Tu serais donc bien joyeuse si tu te retrouvais avec lui?

MARI

MARIE, (*avec tristesse.*)

Il ne faut pas me dire cela, madame; il y a de quoi me rendre triste tout le jour, puisque je sais que je ne le reverrai peut-être jamais.

SCENE IV.

Mme D'HÉRICOURT, MARIE, JACQUES.

JACQUES.

Madame, voilà monsieur le syndic qui, sûrement, vient vous faire l'honneur..... non, ce n'est pas ça, il vient pour avoir lui-même l'honneur de vous dire quenque chose, car........

Mme D'HÉRICOURT, (*en souriant.*)

Finissez, mon pauvre Jacques, vous ne pourrez jamais apprendre comment on annonce une visite. Au fait, M. le syndic est-il ici?

JACQUES.

He oui madame, c'est ce que je me tue de vous dire; il est dans la cour, là contre le jardin, vous savez bien? il caresse votre petit chien, et moi quand j'ai vu ça, j'ai bien vite quitté la besogne que je fesais pour.... (*Marie ne peut s'empêcher de sourir.*) Mais voyez donc mamselle Marie qui rit de moi comme si j'étais un nigaud, gni a plus d'enfant, en vérité; allez, mamselle, si je ne parlons pas aussi ben que vous, je ne savons pas moins distinguer ce que c'est qu'eune politesse, et celle que monsieur le syndic fesoit à cette petite bête.... et mais tenez, madame, le voilà lui-même....

SCENE V.

Mme D'HÉRICOURT, MARIE, JACQUES, LE SYNDIC.

Mme D'HÉRICOURT.

Bon jour, mon cher voisin, je suis à vous dans l'instant. (*à Marie.*) Marie, je te défend d'être triste, entends-tu bien, et tu ne peux mieux me prouver ton attachement qu'en te souvenant de ce que je t'ai dit. Va, ma fille, va t'occuper dans ma chambre.

JACQUES, (*avec dépit.*)

Eh moi, madame, vous ne me commandez donc rien? c'est tout pour Marie..... Tenez, monsieur le syndic, faut que je vous conte......

Mme D'HÉRICOURT, (*sérieusement.*)

Retournez au jardin, Jacques: je vous l'ordonne.

JACQUES.

Hé ben, c'est toujours un commandement, cest ce que je voulais.

(En s'en allant, Jacques fait une moue à Marie, pui lui sourit, et lui tend la main ; Marie s'en va sans prer garde à ces mines, Jacques tape du pied de dépit et so

SCENE VI.

Mme D'HÉRICOURT, LE SYNDIC.

LE SYNDIC, (*en riant.*)

Il me parait, madame, que ce pauvre Jacques est touj le même, que vouloit-il me dire, le savez-vous ?

Mme D'HÉRICOURT.

Quelque chose qui tient sans doute à sa simplicité et n'est pas fait pour vous intéresser.

LE SYNDIC.

Il faut, je l'avoue, être aussi bonne que vous l'êtes p garder aussi long-temps un pareil imbécille. Son service être bien impatientant ?

Mme D'HÉRICOURT.

Hé, mon voisin, l'intelligence que nous desirons dans domestiques est souvent pour eux la source de leurs ruses, leur publicité et de bien des défauts essentiels. J'ai pris Jac à mon service par compassion : je le trouvai dans un de hospices où son maitre, voyageur français, l'avait laissé argent, presque sans vêtement, enfin sans ressources ; n'en aurait eu pitie ?

LE SYNDIC.

Les actes de bonté vous sont si familières, madame.

Mme D'HÉRICOURT.

Si cela est, j'en suis récompensée, car ce garçon, vérité bien simple, bien borné, il est d'une fidélité à épreuve, laborieux, sobre, et je crois de plus qu'il très attaché.

LE SYNDIC.

Ce sont des qualités cela, j'en conviens.

Mme D'HÉRICOURT.

Oui, mon voisin, et quand un domestique remplit voirs envers nous, l'indulgence pour ses imperfections le nôtre ; mais parlons, je vous prie, de ces braves ge lesquels vous m'avez promis d'agir.

LE SYNDIC.

Je n'ai pas perdu un moment, je vous l'assure.

Mme D'HÉRICOURT.

Hé bien, ce pauvre Antoine est-il libre ? Basil point engagé ? je tremblais que son amour filial n'eu actif que mon zele.

LE SYNDIC.

Rassurez-vous, madame, tout est terminé au gré de vos desirs. Votre bienfaisance a prévenu tous les malheurs que vous craignez.

Mme D'HÉRICOURT.

Ah! monsieur, dites votre empressement à me seconder. Mais combien il est heureux que vous ayez eu quelqu'un de connoissance dans le village qu'habitent ces bonnes gens?

LE SYNDIC.

Cela n'est point étonnant, j'y suis né; oui, madame, je suis né à Southi, et je ne rougis point de dire que mon père et mon frère étoient de pauvres, mais d'honnêtes cultivateurs.

Mme D'HÉRICOURT.

Il y a cependant plusieurs années que vous habitez Lausanne, et que vous y êtes parvenu par vos talens, et sur-tout vos vertus, à la place distinguée que vous occupez.

LE SYNDIC, (*en souriant.*)

Si je voulais imiter la plupart des gens qui, nés comme moi veulent pourtant en imposer sur leur origine et sur les fautes de leur jeunesse, je me contenterais de vous remercier de ce compliment flateur par une inclination de tête, petit salut que prescrit une fausse modestie; mais en vieillissant, j'ai grace au ciel repris ma franchise villageoise, et je vous avoue naivement, madame, que j'ai quelques torts à me reprocher envers ma famille.

Mme D'HÉRICOURT.

Un pareil aveu suffirait pour les réparer; et quels sont ces torts?... s'il n'y a point d'indiscrétion à vous les demander.

LE SYNDIC, (*en souriant.*)

Je cherche en ce moment les moyens de me racommoder avec ma conscience, et si j'ai le bonheur de réussir dans les démarches que j'ai commencées pour cela, vous serez la premiere à qui je ferai part de ma satisfaction.

Mme D'HÉRICOURT.

Et moi je vous promets de ne plus vous faire de questions à ce sujet.

LE SYNDIC.

Je suis jaloux de votre estime, madame, et je craindrais de la voir diminuer par l'aveu détaillé de mes fautes, dès que j'aurai pu faire le bien que je desire.

SCENE VII.

Mme D'HÉRICOURT, LE SYNDIC, JACQUES.

JACQUES, (*un balai à la main.*)

Je sis ben fâché de vous déranger, not bourgeoise, mais tant y a qu'il est dix heures et que cette pièce ci n'est pas appropriée; je veux faire mon ouvrage, voyez-vous, sans que mamselle Marie, la bian aimée y vienne fourrer son nez.

Mme D'HÉRICOURT.

Un moment, Jacques.

JACQUES.

Allons, un moment à présent, et ça pour donner le tems à Marie de venir m'oter le balai de la main, j'enrage.

Mme D'HÉRICOURT.

Terminons, mon déligeant voisin, ce qui regarde nos infortunés, car ce garçon va me tourmenter pour faire sa besogne. (*à demi bas.*) Mais ne nommez personne, j'ai mes raisons.

LE SYNDIC.

Hé bien, madame, vous desirez que le pere soit pendant quelques années exempt d'impositions?

Mme D'HÉRICOURT.

Oui, mon voisin.

LE SYNDIC.

Je le veux comme vous, mais il faudrait pour cela que j'eusse les papiers nécessaires. Cet homme peut avoir quelque titre d'exemption, il peut être rendu utile à sa commune : avoir adopté quelque enfant malheureux.

Mme D'HÉRICOURT.

Ho! ce titre là existe, je vous en répond; pour d'autres papiers, je vais lui écrire à l'instant. Quel dommage que cet endroit soit à trente lieues d'ici; comme le bien que l'on veut faire va lentement!

JACQUES, (*impatient.*)

Puis-je ti balayer, madame?

Mme. D'HÉRICOURT.

Une minute, Jacques.

LE SYNDIC.

Mais qu'est-ce donc qui te presse si fort?

JACQUES.

Comment! et le devoir donc? est-ce que j'sons accoutumés d'être en retard? hé madame, qu'aime tant la propreté, ha ben, je n'aurions que mal nétoyer, ça il ferait ben plaisir, et mamselle Marie qui viendroit me faire deguerpir d'ici, je ne voulons pas de ça, non, j'aimons mieux mourir le balai à la main que vivre comme un faignant en regardant travailler *les autres.*

LE SYNDIC, (*en riant.*)

Dis moi, Jacques, est-ce que tu ne pourrais pas dire tout cela sans y mêler tes *j'avions*, *je n'aurions*? ces paysans français ont une singulière manière de s'exprimer! je ne puis m'y accoutumer.....

JACQUES.

En vérité! ba ben stila et drole, mais je vas vous dire que..

LE SYNDIC.

Adieu, madame, j'aurai l'honneur de vous revoir tantôt, et j'aurai peut être quelque chose de nouveau à vous apprendre.

Mme D'HÉRICOURT.

Je vous attends avec impatience.

JACQUES.

He ben, écoutez donc, monsieur le Syndic..... mais écoutez donc.

SCENE VIII.

JACQUES, (*seul.*)

Il s'en va, c'est qu'il sent ben ce que j'aurais pu li dire au sujet de mon parlage; y ne sait pas que chez nous je disons, par manière de goaye, tiant stautre y parle français comme un suisse. On dit que je sis ici presque en suisse.... je parle donc mieux français qu'eux. (*il s'appuye sur son balai.*) Je pense, moi, suivant mon petit esprit, que chaque pays se croit au-dessus d'un autre. Je nous mocquons de ceux-ci, ils se gobargent de nous et ça fait que je sommes tretous content. (*il balaye.*) Mais je voudrais qu'il y aye un queuque zuns qui ne fut d'aucun pays du monde, pour voir un peu celui à qui il donnerait la préférence. Stila qu'aurait du dessous serait ben pénaud! Je sis français, dirait l'un. Moi, allemand, dirait l'autre; moi turc; moi noir; moi blanc; moi, que sais-je.... hé ben, st'homme leur répondrait que le meilleur pays est celui où l'on ne fait mépris que du méchant, et où l'honnête homme est toujours bien venu queuque part qu'il aye poussé..... balayons toujours en attendant, (*il chantonne.*) (*On frappe.*) qui qui frape donc? hé, l'entrée chez les braves gens la porte n'est jamais fermée.

SCENE IX.

JACQUES, BASILE.

BASILE, *regardant partout d'un air inquiet.*

Pardon.... monsieur, si je vous dérange...

JACQUES, (*à part.*)

Tiens, monsieur; il est ben honnête ce jeune homme. (*haut.*) Quoique vous voulez, monsieur?

BASILE.

Ne suis-je pas dans la maison de madame d'Héricour

JACQUES, *avec une politesse gauche.*

Oui, monsieur, vous êtes dans la maison de cette b dame; voulez-vous que je l'y disè quenque chose de part ? je sis sarviable moi, tel que vous me voyez : te assisez-vous....

BASILE.

Ho! monsieur, je n'ai pas le tems de m'asseoir; il faut je sache tout de suite si Marie Herbin est toujours ici.

JACQUES, *prenant de l'humeur.*

Ha! c'est Marie Herbin, que vous demandez? ça ch mon himeur, voyez-vous. Hé queque vous li voulez à jeune fille ? êtes-vous son frère, son cousin ? c'est que mon pays, toutes ces jeunesses qui sont en condition, avons jours queuque cousin de commande, et je ne voulons pas Marie Herbin suive cette mode, parce que je comptor faire notre femme, entendez-vous?

BASILE.

Vous? épouser Marie? allons donc, vous badinez. De gr faites que je lui parle, avant de voir madame d'Hérico

JACQUES.

Hé ben, il ne se gêne pas ce monsieur, il veut li pa et que non, que non, que vous ne li parlerez pas, j'y met bon ordre.

BASILE, (*vivement.*)

Mais, monsieur, je suis du pays de Marie, je lui ap des nouvelles de ses parents, et c'est bien mal à vous de loir m'empêcher de la voir.

JACQUES.

Hé ben, dites-moi votre nom, et je verrai ben si alle connoit. (*à part.*) Ce petit luron là est un cousin, c'est (*haut*) Quand vous regarderez par tout, ça n'avance de. alle n'est pas dans ces boiseries. Faut me dire votre sans ça bernique.

BASILE, (*impatient.*)

Je m'appelle Basile; ce nom là vous est-il connu? (*à p* Je brûle d'impatience.

JACQUES.

Ha! ha! vous vous appelez Basile, c'est donc pour que mamselle Marie pleurlichonne si souvent; pauvre Ba fait elle. Moi qui comptoit que c'étoit quenque peti qu'alle avoit, j'étais si sot que de vouloir la consoler, je pleurions avec elle; mais drès que c'est pour un gran homme comme vous.. qu'elle se chagrine, ho! ça cousinage de mon pays; et vous ne la verrez pas.

BASILE, (*avec un dépit concentré.*)

J'espere du moins qu'il me sera permis de voir madame d'Héricourt!

JACQUES.

Ho! ça c'est différent; mais je sis ben aise de vous dire que Marie ne se chagrine pas pour vous tout seul : elle parle aussi d'un Antoine; c'est encore un de vos pays qu'alle aime, pas vrai? la parfide.

BASILE, (*à part et joyeux.*)

Chere Marie, mon père t'occupe autant que moi, ô la meilleure des filles.

JACQUES, (*à part.*)

Le v'la qui parle tout seul à présent; donnons-lui eune leure. (*haut*) Ah ça, écoutez; je ne sis pas autant méchant que j'en ai l'air, et si vous voulez voir votre payse, descendez à la cuisine, alle y est, ou alle ne tardera pas d'y aller.

BASILE, (*joyeux.*)

Dites, distes par où je dois passer, j'y serai bientôt.

JACQUES.

Tenez, par cette porte là, descendez tout droit devant vous, là: y êtes-vous? hé ben, tenez-vous les pieds chauds.

SCENE X.

JACQUES, (*seul, en riant aux éclats.*)

Ha! ha! ha! il l'attendra long-temps, je sais qu'alle est dans la chambre de madame, moi je va rester ici pour la guéter et l'empêcher d'aller le trouver; peste! c'est un amoureux, ça; il faudrait n'avoir pas d'yeux pour s'y tromper... si Marie l'aime pourtant, je lui ferai de la peine... bon saint Jacques que je sis embarassé, j'en raffole moi de cette petite fille, mais, alle est si froide pour mon sujet.... Si alle peut ne pas revoir ce Basile peut-être qu'alle s'accoutumeroit à ma figure; on dit qu'à ça près d'un air bête, je ne sis pas mal; allons, c'est dit, faut pas qu'alle le voie. Ha mon dieu! voilà madame, alle va me renvoyer d'ici.

SCENE XI.

Mme D'HÉRICOURT, JACQUES.

Mme D'HÉRICOURT.

Vous avez eu le temps de nétoyer, Jacques, allez et laissez moi seule.

JACQUES, (*embarrassé.*)

Madame....

Mme D'HÉRICOURT.

Hé bien.

JACQUES.

C'est que je voudrions bien rester ici, avec votre permissio

Mme D'HÉRICOURT.

Qu'est-ce que cela signifie, Jacques, pourquoi voulez-vo rester lorsque je vous dis de me laisser seule.

JACQUES, (*avec dépit et embarras.*)

Madame, c'est que je voudrions bien l'empêcher de de cendre à la cuisine.

Mme D'HÉRICOURT.

Est-ce que vous déraisonnez, mon enfant; qui voulez-vo empêcher de descendre à la cuisine?

JACQUES.

Eh c'est Marie, qui peut être va y aller, qui le verr mon dieu! que j'ai de guignon.

Mme D'HÉRICOURT.

En vérité, mon pauvre Jacques, vous abusez quelques fo de ma patience; expliquez-vous donc, car je crois que vous vous entendez pas vous même.

JACQUES.

Hé si, madame, je m'entends ben, et ma peine est aisée deviner, vous savez depuis ce matin que j'aime Marie.

Mme D'HÉRICOURT, (*avec un ton sévère.*)

Jacques?....

JACQUES.

Tenez, madame, ne vous fâchez pas; cette journée va p être tuer votre pauvre domestique, par ainsi écoutez moi p la derniere fois, et puis motus jusqu'à ma fin finale.

Mme D'HÉRICOURT.

Allons donc, parlez pour la dernière fois.

JACQUES.

Hé ben, madame, j'aime donc Marie, c'est arrangé ce ça dans ma tête; mais je ne l'avais pas arrangée à renco un amoureux da, et cependant en voilà un qui viaut d'ai tout à l'heure de son pays, un certain Basile.

Mme D'HÉRICOURT, (*vivement.*)

Basile?....

JACQUES.

Hé mon dieu oui, madame, Basile, qu'est plus gra moi de toute la main, il demande à voir Marie: r je lui ai joué d'un tour.

Mme D'HÉRICOURT.

Comment, un tour?

JACQUES.

Ho! je n'y ai pas fait de mal, je n'en sis pas ca' ben de la peine à tuer une mouche; mais tenez, je

dans la cuisine pour l'y faire croquer le marmot, afin qu'il ne fut pas pus chanceux que moi. — C'est pas un crime, n'est-ce pas?

Mme D'HÉRICOURT, (*à part.*)

Bon, Marie aura vu Basile, je l'ai fait descendre par mon cabinet pour aller faire le thé.

JACQUES, *en riant naïvement.*

Je vois que vous dites à part vous que j'ai bien fait.

SCENE XII.

Mme D'HÉRICOURT, MARIE, JACQUES.

MARIE, *entre toute essoufflée ; une joie excessive doit être peinte dans ses traits.*

Madame! ma bonne maitresse! il est ici; il est arrivé; son pere l'attend dans l'auberge; ho! mon dieu! mon dieu! quel bien vous nous avez fait; laissez moi baiser votre main, votre bras.... Il va venir ; oui, oui, il va venir... Que je regarde voir s'il arrive? pas encore; mais soyez-en bien sûr, madame, ils ne tarderont pas.... Mon pauvre cœur est si plein... Je ris..... je pleure.... je suis comme une folle..... ma joie est trop forte, ça fait mal... (*elle est prête à s'évanouir.*)

Mme D'HÉRICOURT, *la retient dans ses bras.*

Tu vois, mon enfant, que tout excès est nuisible... tâche de te calmer..... allons, pour l'amour de moi...

MARIE, *toujours troublée.*

Tout, tout, madame pour l'amour de ma bienfaitrice.... me voilà tranquille..... vous le voyez bien; vous avez tiré Antoine de prison! ô ciel, inspirez-moi ce que je puis faire pour payer un si grand service.... Jacques, mon ami, remerciez donc madame pour moi.... je n'ai pas la force de parler... Mon pauvre Basile.

JACQUES.

Oui, remerciez bien madame, d'avoir fait venir un amoureux qui étoit ben loin d'ici, et qui ne pensoit peut-être plus à vous, au lieu que moi, je vous aimons jusque dans nos songes, j'étions tout près de vous, et ça auroit fait un petit ménage de dieu... Basile! vla un bieau nom, ma fine; Jacques le vaut bien; ho ben, madame, je vous respectons, je vous chérissons, mais.... tatiguienne.... (*il pleure.*) je ne vous remarcions pas... et je m'en va pleurer là bas tout mon coutent. (*Marie va souvent regarder à la fenêtre.*)

Mme D'HÉRICOURT, *en souriant.*

Ce pauvre Jacques! il t'aime de bonne foi, mais du caractère dont il est, son chagrin ne durera guères.

MARIE.

Les voilà, madame, les voilà!

SCENE XIII.

Mme D'HÉRICOURT, MARIE, ANTOINE, BASILE.

BASILE, *en entrant.*

C'est ici, mon pere, entrez.

MARIE, *se jettant dans les bras d'Antoine.*

Ah! mon bon pere, mon premier bienfaiteur.... Je vous revois!

ANTOINE, *pressant Marie dans ses bras.*

Oui, tu revois celui qui t'a toujours regardée comme sa chère fille... Mais, dites-moi vite, mes enfants, c'est sûrement là cet ange du ciel qui a fini nos malheurs..... Mes enfants, tombons à ses genoux, l'être bienfaisant est l'image de la divinité et nos respects pour lui sont légitimes.

(*Ils vont pour se mettre à genoux, Mme d'Héricourt s'y oppose.*)

Mme D'HÉRICOURT.

S'en est trop, mes amis : songez qu'en exaltant de la sorte, un acte d'humanité bien simple vous laisseriez penser que cette vertu si naturelle est inconnue.

ANTOINE.

Hélas! madame, elle est au moins bien rare, et je l'ai éprouvé dans mes revers.

Mme D'HÉRICOURT, *avec grace.*

Le plaisir de vous détromper m'étoit réservé....... Mais occupons-nous de vos affaires, voilà l'essentiel. Dites-moi, Antoine, serais-je assez heureuse pour qu'en venant ici, vous eussiez apporté les papiers relatifs à l'évenement fâcheux qui vous est arrivé.

ANTOINE.

Oui, madame, parce que j'ai des réclamations justes à faire; mais ce n'est pas ce motif qui m'a fait venir : je vous prie de croire que la reconnaissance seule m'a fait oublier les fatigues de la route.

MARIE.

Allez, monsieur Antoine, ma maitresse en est bien persuadée, elle juge les autres d'après son cœur.

BASILE, *montrant des papiers.*

Voilà, madame, les papiers que vous avez paru desirer.

Mme D'HÉRICOURT.

Donnez-les moi, je vais les faire examiner tout de sui par le Syndic de cette ville, qui non seulement est très hon nête homme, mais qui, étant de votre commune, prend le pl vif intérêt à votre situation.

ANTOINE.

J'ai joint à d'anciens titres d'exemption, l'acte d'adoption de ma fille Marie Herbin; mais je suis loin d'en exiger une récompense, je l'ai reçue depuis dix ans par les services et l'amitié de cette chere et honnête créature.

BASILE.

Mon pere a raison, madame; s'il a protégé son enfance, elle vient de lui sauver la vie, et c'est nous qui lui sommes redevables.

MARIE, *vivement.*

Mais, Basile, taisez vous donc. Est-ce qu'entre un pere et un enfant les services se comptent? c'est une dette entre eux, et le plus heureux est celui qui la paye.

Mme D'HÉRICOURT.

Mes amis, ce combat de délicatesse vous fait honneur à tous; mais ne perdons pas vos affaires de vue, je vais écrire à monsieur le syndic.

(*Elle se met à son secrétaire, et pendant qu'elle écrit il doit y avoir une scene muette de sensibilité entre Antoine, Basile et Marie.*)

Mme D'HÉRICOURT.

Voilà qui est fini. Je lui dis, en peu de mots, ce dont il s'agit. (*Elle lit tout haut.*)

« Je vous envoie, mon cher voisin, les papiers du bon » Antoine: il est ici avec son fils, vous concevez que leur » séjour ne peut être long; parcourez ces papiers tout de suite, » et mandez moi s'ils sont suffisants. Ces braves gens partiront » tranquilles, nous ferons le reste avec le tems. Je vous salue. »

(*Madame d'Héricourt sonne.*)

SCENE XIV.

Mme D'HÉRICOURT, ANTOINE, BASILE, MARIE, JACQUES.

JACQUES, *avec l'air chagrin.*

Ho! pour le coup, c'est ben moi qu'on sonne. Vla mamselle Marie qu'est sans doute affairée à faire l'amour. Vous varrez que je vas être obligé de remplir mon devoir et pis le sien avec, c'est genti ça, pas vrai, mamselle?

Mme D'HÉRICOURT, (*en souriant.*)

Tu te plaignais tantot de n'être pas assez employé; c'est pour te contenter que Marie te cède la place.

JACQUES, *avec une joie niaise.*

Tiens! eh madame qui me tutoye pour la premiere fois:

ah! vla donc que je monte en grade, hé ben c'est ça de gagné, mais ma fine j'avais besoin de cette fiché de consolation.

Mme D'HERICOURT.

Jacques, portes ce paquet chez monsieur le syndic : attend sa réponse, parce qu'à ton retour on préparera un petit repas pour les accords de Basile et de Marie; allons, dépéches toi.

JACQUES, *pétrifié*

Patatra! vla que je tombe de l'échelle. Les accords de Basile et de Marie! suis-je ti encore de ce monde, ho! qu'on a ben raison de dire que le plaisir et le tems ont de fières jirouettes: j'étions si content de vous, ma bonne dame, et j'espérions que quand ce cousin Basile seroit parti y aurait qeueque moyen de manigancer mon mariage avec mameselle, et tout est à veau leau, ô mon dieu! mon dieu! queu gros péché ai-je ti fait pour m'arranger comme ça, madame. Jacques en mourra; mais c'est égal, faut porter le paquet auparavant et... j'y... vas.

(*il pleure comiquement.*)

SCENE XV.

Mme D'HERICOURT, ANTOINE, BASILE, MARIE.

ANTOINE.

Ce pauvre garçon parait bien affligé.

Mme D'HERICOURT, *en souriant.*

C'est un petit mouvement d'amour pour Marie qui le rend jaloux du bonheur de Basile.

ANTOINE.

Mais, cela peut le rendre très malheureux, et je le plains.

Mme D'HERICOURT, *en riant.*

Soyez tranquille, bon Antoine; l'esprit de Jacques est de nature à préserver son cœur d'une impression durable C'est d'ailleurs un très-bon sujet que l'on peut rendre heureux fort aisément. Venez, Antoine, venez avec moi dans mon cabinet, nous avons quelque chose à arranger pour les enfants, et pour vous.

ANTOINE, *pénétré.*

Eh! madame, vous avez assez fait.

Mme D'HÉRICOURT.

Oui, pour votre cœur; mais, pas suffisamment pour le mien. Venez (*en riant*) d'ailleurs, Basile et Marie ont bien des choses à se dire, depuis le tems qu'ils sont séparés.

ANTOINE.

Rien que vous ne puissiez entendre, madame; je suis sûr qu'ils ne parleront que de vos bienfaits.

SCENE XVI.

BASILE, MARIE.

(Basile et Marie se regardent un moment sans rien dire, mais leur attidude doit peindre l'ivresse du bonheur.)

BASILE.

Mais, dis moi, Marie, n'est ce point un songe que ce qui nous arrive ?

MARIE, *en riant.*

Non, mon ami; ma bonne maitresse a rendu notre heureuse situation une réalité.

BASILE.

Mon père, que j'ai vu presque mourant dans un cachot est libre! ma mère, ma bonne mère, qui est la tienne, passe de l'excès de la douleur à l'espoir d'embrasser bientot les objets qui lui sont chers, et c'est à toi que je dois tant de félicité !

MARIE.

Non, Basile, ce n'est pas à moi, non il ne faut pas m'en donner la gloire...

BASILE.

Comment, tu veux....

MARIE

C'est à la lettre que tu m'as écrite: madame a vu tes bons sentimens pour ton père et ta mère, et sans me rien dire elle à récompensé tes vertus : va, mon ami, c'est bien plus intéressant que l'amour d'une jeune fille.

BASILE, (*vivement.*)

Mais c'est qu'une fille comme toi ne peut aimer qu'un honnête garçon et que ton amitié m'a tout de suite donné un triste que je n'ai par moi même.

MARIE.

Tiens, Basile, cessons de nous débatire là dessus, songeons plutot à un moyen de montrer notre reconnaissance à madame.

(Ici l'on voit paraître Mme d'Héricourt et Antoine qui observent.)

MARIE.

D'abord, me voilà bien en peine pour ce qui regarde ma bonne maitresse.

BASILE.

Comment donc.

MARIE, *en observant Basile.*

Réfléchis, Basile, que pour récompense de tant de bontés de sa part voilà que je vas la quitter.

BASILE, embarrassé.

Mais dam, que veux tu?...

MARIE.

Songe qu'une autre que cette Marie, qu'elle a tiré de pire que le tombeau, va avoir pour elle les soins, les attentions, les égards qu'elle mérite de tout le monde. Cela est-il bien, Basile? répond et laisse parler ton cœur tout seul.

BASILE, *attendri et embarrassé.*

Ha! Marie, tu me fait trembler; nous allons donc paraitre ingrats. Cependant je sens au fond de l'âme que je donnerais ma vie pour conserver celle de madame d'Héricourt.

MARIE, *vivement.*

Voilà de belles paroles, Basile, et madame d'Héricourt a fait des actions.

BASILE, *un peu honteux.*

He bin, Marie, prescrit toi même ce que nous devons faire, et l'imiter me semblera aussi honorable que doux.

MARIE, (*elle s'approche affectueusement de Basile et le prend par dessous le bras.*)

Ecoute, il faut aller chercher ta mère.

BASILE.

Ma mere ?..... oui.

MARIE.

Nous entrerons tous quatre au service de madame sans gage au moins.

BASILE.

Ho! cela va sans dire.

MARIE.

Elle nous nourira seulement; à nous quatre et ce pauvre Jacques nous ferons l'ouvrage du dedans et du dehors.

BASILE, *joyeux.*

Oui, oui: tout l'ouvrage.

MARIE.

Madame a une ferme à quelques lieues d'ici, son métayer vient de mourir, toi et ton père et Jacques, vous ferez valoir cette ferme et la rendrez bien profitable pour madame.

BASILE.

Et toi, Marie, où seras-tu?

MARIE.

Ici, avec notre bonne mère, mais nous irons vous voir, vous viendrez aussi quelques fois. Madame nous chérira comme ses enfans, elle s'applaudira tous les jours d'avoir pu obliger des infortunés qui ont le coeur sensible et reconnoissant; he bien, Basile, est-ce que ce projet ne t'enchante pas?

BASILE, *triste et embarrassé.*

Sûrement, Marie, je t'approuve... mais notre mariage.

MARIE, *vivement.*

Basile, *un mariage* peut se retarder, mais une marque de

connaissance, jamais : madame a-t-elle balancé pour nous faire du bien.

BASILE, *avec sentiment.*

Tu as raison, ma chere amie, et je te demande cent fois pardon d'avoir paru si peu digne de toi, mais que veux tu, je t'aime tant.

MARIE.

Et moi, est-ce que je ne t'aime pas de tout mon coeur? je te le prouve bien puisque je veux que tu sois de moitié dans le plaisir que j'ai de faire mon devoir.

BASILE.

Allons, voilà qui est dit, je vais en parler à mon père.

MARIE.

Ho! je suis bien sûre qu'il applaudira mon projet, je connais tous ses sentimens et si les miens sont louables, c'est à ce bon père que je les dois.

BASILE.

Comme tu est digne de sa tendresse et de tout mon amour! va vois satisfaite, tes souhaits seront bientot remplis.

MARIE.

Mais il ne faut rien dire à madame, entend-tu, Basile. Elle m'a surprise, je veux la surprendre à mon tour.

SCENE XVII.

Mme D'HÉRICOURT, ANTOINE, BASILE, MARIE.

Mme D'HÉRICOURT, *embrassant Marie.*

Non, ma chère enfant, tu ne me surprendras point. Ton coeur et les sentimens dont il est animé me sont trop bien connus.

MARIE, *naïvement.*

Vous nous avez donc entendu? hé bien madame, dites que vous consentez à tout?

ANTOINE, *vivement.*

Marie, je te sais bien bon gré de n'avoir pas douté du consentement de ton père. Basile, tu m'as fait peine un moment; mais bientôt j'ai reconnu mon fils.

MARIE.

Vous allez dire oui, n'est-ce pas ma bonne maitresse?

Mme D'HÉRICOURT, (*en souriant.*)

Oui, oui, je souscris sans hésiter à votre projet; mais je veux qu'on se marie, c'est ma volonté expresse......

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, JACQUES, *entrant tout essouflé.*

JACQUES.

Ha! j'apporte de belles nouvelles, allez. Plus d'accords, plus de

mariage; tout est par-dessus le mont Cenis, le syndic va venir, vous allez voir, vous allez voir.

Mme D'HÉRICOURT, *avec effroi.*

Qu'est-ce que cela signifie ?

BASILE, *acablé.*

O ciel, qu'ai-je entendu !

MARIE, *découragée.*

Je n'ai pas de courage pour ce coup là !

ANTOINE.

Cette nouvelle peine m'est la plus sensible.

JACQUES.

Hé ben, vla ti pas que leur tristesse me fait mal, allons ne jett pas le manche après la coignée, ce n'est peut-être qu'une avalanch on s'en retire, pis que me vela.

Mme D'HÉRICOURT, *revenant à sa surprise.*

J'ai resté un moment interdite par les propos de Jacques, ma la chose demande explication. (*à Jacques.*) Voyons, que t'a d monsieur le syndic? répond posément et ne vas pas t'embrouill dans ton récit.

JACQUES.

Récit ? mais il ne m'a pas dit récit. Tenez, je va vous conter ben au juste. Drès que je lui ai eu baillé votre billet, il l'a l tout de suite, puis il s'est dépêché de regarder les papiers que vo l'y envoyez ; he ben, c'est en lisant ces papiers que tout d'un co il a crié comme un perdu. Marie Herbin! Marie Herbin! ce que je cherche, ha! la vla donc trouvée, pis il s'est levé, il pris sa canne et son chapeau... et il se promenait comme ça d'u côté, de l'autre. (*Ici, Jacques se promène comiquement.*) tapoit de sa canne, il regardoit le plancher, il...

Mme D'HÉRICOURT, *avec impatience.*

Mais finis donc, je t'en prie.

JACQUES.

Hé ben, madame, je me tuais de lui dire que vous attendiez réponse et de lui crier encore plus fort : ça ne se passera pas com ça. Va vite, m'a-t il fait, je te suit. Marie Herbin, ho! (*à Mari* Allez, mamselle, faut que vous tourniez la tête à tout le mon car monsieur le syndic étoit comme un fou. Ha! le vla, voy s'il a l'air d'être dans son bon sens?

SCENE XIX & dernière.

LES PRÉCÉDENS. Le SYNDIC, *avec l'air du trouble et l'embarras.*

Mme D'HÉRICOURT.

Ah! monsieur, hâtez-vous de dissiper nos allarmes ; m

qu'avez-v

qu'avez-vous ? qui peut causer l'agitation où je vous vois ?

LE SYNDIC, *troublé.*

La cause en est bien légitime.

BASILE, *à part.*

Je tremble !

MARIE, *se jettant dans les bras d'Antoine.*

Mon père !

ANTOINE.

Du courage, mes enfans.

LE SYNDIC, *avec timidité et sentiment.*

Où est-elle, cette Marie, cette fille vertueuse à laquelle vous prenez tant d'intérêt ; la voilà sans doute.

Mme D'HÉRICOURT, (*sérieusement.*)

Oui, monsieur, la voilà, mais je vous préviens que qui l'affligerait en la moindre des choses, me rendrait moi-même très malheureuse. Parlez, monsieur, parlez ; je suis sur les épines.

LE SYNDIC.

Hé, madame, c'est à moi de souffrir les angoisses de la crainte. Il faut donc en présence de cette jeune orpheline avouer les torts que je voulais cacher tantôt.

Mme D'HÉRICOURT, *avec joie.*

Comment ! il se pourait que....

LE SYNDIC.

Oui, madame ; Marie est le seul enfant de mon frère Herbin, enlevé à sa famille par la maladie épidémique qui ravagea la commune de Soulti ; je conviens en rougissant qu'à cette époque désastreuse livrée entièrement à l'ambition, j'oubliais mes parents et ne daignai pas m'informer s'ils étoient du nombre des victimes.....

Mme D'HERICOURT.

C'est assez, mon voisin, et la joie que sûrement vous éprouvez en retrouvant votre nièce répare...

LE SYNDIC.

Non, ce n'est pas assez et je dois subir l'humiliation de dire en votre présence qu'Antoine a fait pour cet enfant ce que seul j'aurais dû faire, il l'a tirée de l'abandon, de la misère ; aussi je vois qu'elle le regarde et le chérit comme un père, tandis que je lui parait sans doute bien méprisable.

MARIE, *approchant de son oncle avec affection et respect.*

Ah ! mon oncle, Antoine ne m'a point appris à mépriser mes parens. Au contraire, il m'a toujours fait faire des vœux pour ceux que je ne connaissais pas ; le ciel les a exaucés puisque je vous retrouve.

Mme D'HÉRICOUR, *avec une joie vive.*

Voici un des plus beaux jours de ma vie ; tenez, mon voisin, voilà

le bon Antoine et son fils Basile, vous savez combien tous deux aiment votre nièce?

LE SYNDIC.

Respectable Antoine, je vous dois la pension de Marie depuis bien long-tems et je veux m'en acquiter, mais vous me regardez; est-ce que vous ne reconnaissez pas Henri Herbin, frère aîné du père de votre fille adoptive?

ANTOINE, *lui prenant la main.*

Oui, oui je vous reconnois, nous avons été camarades d'enfance, et ce que vous faites aujourd'hui nous rends amis à jamais.

LE SYNDIC.

Ecoutez, mon ami, je donne douze mille francs à ma nièce pour épouser votre fils, cest la pension seulement dont je m'acquite, mais elle devient mon unique héritière.

JACQUES, (*à part.*)

Nièce d'un syndic et son héritière, ho! ce n'est pas pour toi, pauvre Jacques, fais en ton deuil.

MARIE.

Mais mon chère oncle, en vous exprimant toute ma reconnoissance, je dois pourtant vous dire que nous comptons demeurer tous avec notre bonne maitresse, et que je renoncerai plutôt à la fortune qu'à ce bonheur là, dites-moi en témoignage d'amitié que vous y consentez.

LE SYNDIC.

Comment oserai-je m'opposer au sentiment de la reconnoissance, moi que le caractère bienfaisant de madame a éclairé sur mes devoirs? oui, réunissons nous auprès d'elle, excitons nous sans cesse à faire le bien, et qu'à notre exemple la fortune du riche devienne par le bienfait le patrimoine du pauvre.

JACQUES.

Me vla planté comme un terme tant je sis dans l'admiration! que de belles choses dans un jour? pas pour moi pourtant, mais c'est égal, je reste avec vous, pas vrai ma bonne maîtresre? hé ben, vous varrez que je serai l'ami de Basile, je bercerai les enfants de Marie, j'aiderai le père Antoine, j'épousterai les habits de M. le syndic; tous ces braves gens m'accenilleront, et ma fine je serai heureu comme un seigneur. Cest pourtant de bonnes gens que ces Suisses mais y en a partout, j'en sis ben la preuve, ne sis-je ti pas Fra çais et Parisien encore? et beu si je n'ai pas l'esprit de ma natio j'en ai le cœur, ça fait qu'on finit par m'aimer.

Au Public.

Messieurs, continuez, s'il vous plait, d'avoir des bontés Jacques, et il croira être du meilleur pays du monde.

FIN.